

Crier au loup Les héritiers de Don Quichotte IV

Louis Hamelin

Horizon incertain du théâtre québécois
Number 245, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamelin, L. (2013). Crier au loup : les héritiers de Don Quichotte IV. *Spirale*, (245), 7–9.

Crier au loup

Les héritiers de Don Quichotte IV

PAR LOUIS HAMELIN

La mort du roman. On en parlait déjà dans les années 1950 ; le cadavre encore chaud s'appelait *Nouveau Roman*. Et avant ça, Valéry avait réglé son cas à la marquise qui sortait prendre le thé à cinq heures, et les surréalistes, au mot *roman*, sortaient leur revolver... Carlos Fuentes, à ses débuts en 1954, apprit lui aussi la mauvaise nouvelle : le roman est mort. « *le roman, dont le nom en espagnol (novela) proclamait la fonction, n'était plus, comme à ses origines, porteur de nouveauté. [...] Les anciens territoires du roman avaient été annexés par l'univers de la communication immédiate.* » Au cours des décennies suivantes, Fuentes écrivait pas moins de deux douzaines d'ouvrages relevant de ce genre littéraire en état critique de décès constaté — ce qui n'empêchait pas les romanciers, comme autant de veuves ayant conservé le nom, de danser sur la tombe — et il rata le Nobel de peu.

Si on continue de l'annoncer comme ça, la mort du roman ne donnera même plus un roman, tout juste une fable : « Le garçon qui criait au loup ». « *Qui une fois ment, personne ne croit / Bien qu'il dise vrai parfois.* »

Aujourd'hui, la mort du roman semble presque un moindre mal devant cette autre calamité dont, avec le recul, elle paraît n'être qu'un symptôme : la fin prévisible de la lecture conçue comme discipline de l'intellect et libre exercice de l'esprit. Au moment où j'écris ses lignes, les collégiens du Québec viennent de décerner leur prix littéraire annuel à un roman de plus de 700 pages et le nouveau Stephen King (937 pages) figure sur la liste des best-sellers (romans étrangers) du *Devoir*. Quant aux trois premières positions de ce même palmarès, elles sont occupées par les volumineux tomes d'une œuvre aux airs de kit sado-maso pour les nuls, dont la principale fonction serait de démontrer qu'il n'est pas très difficile de titiller la libido rabougrie de la ménagère moderne et du ti-couple de banlieue.

Le roman a donc encore de beaux jours devant lui. Sa spécificité même — une expérience de lecture prolongée — continue apparemment d'appâter un certain lectorat. Le pavé a la cote. Et moi, je ne veux pas être le petit garçon qui crie au loup. La fragmentation croissante de la capacité d'attention de l'individu lecteur est un fait qui crève l'écran, mais ça ne m'intéresse pas tellement de situer demain ou après-demain la fin, pour raisons techniques, de la lecture au long cours et, par contrecoup, celle du genre littéraire qui continue de traîner, d'un siècle à l'autre, comme de lourdes chaînes dorées, les tranquilles et torrentueux fleuves de prose du comte Tolstoï et de monsieur Proust.

La double question suivante me stimule davantage : Où le roman en est-il dans son histoire ? Et moi, où en suis-je, dans mon rapport à l'histoire du roman ?

Fini le temps où le romancier pouvait, comme Stendhal, en appeler à la postérité. On assiste à une précarisation de cette idée somme toute saugrenue d'immortalité qui fait que le romancier actuel se retrouve acculé à une devinette qui n'est pas sans rappeler le pari de Pascal sur l'existence de Dieu. La question n'est plus d'avoir raison au siècle suivant, ni même : serai-je lu dans 20 ans ? Mais bien : serai-je seulement *lisible* dans 20 ans ? Parce que, à moins d'être un de ces génies de l'auto-promotion qui écrivent un livre en trois



Pablo Picasso, *Don Quichotte*, 1955.

semaines, pourquoi se taper une pareille somme de travail, travail de fou qui plus est, si ce n'est dans l'espoir de laisser une trace ? À l'heure du roman électronique, une telle trace semble plus que jamais vouée d'emblée à se perdre, simple possibilité parmi d'autres, aussi délébile et mêlante que les sentiers entrecroisés d'une portée de lièvres dans une sapinière en février. Pour vous prolonger au-delà de votre propre durée, vous êtes bien mieux de fabriquer des mioches.

Quand j'avais des étudiants et que je voulais les rassurer sur l'avenir de cette chose fragile comme une graine en train de germer qu'ils tenaient entre leurs mains, et à laquelle ils se voyaient forcés d'accorder un minimum de quarante-deux heures de leur temps durant la session : le texte littéraire, je leur disais que la fonction du récit, cette capacité humaine de concocter, raconter et écouter des histoires, peu importe l'accélération constante de développements technologiques tous plus prodigieux les uns que les autres, n'allait jamais disparaître. Ô merveilleuse utilité pédagogique de la bonne vieille allégorie du conteur au coin du feu...

Et peut-être avais-je raison, et peut-être que non. Mais justement le roman, dont nous avons trop souvent tendance à oublier que, comme tout art, il est le produit d'une histoire des intentions et des formes qui se déroule en continu sous nos yeux, ne se résume pas plus à un universel besoin de récit qu'à une quelconque faculté narratrice innée. Sinon les conteurs subventionnés et n'importe quel idiot capable d'envoyer un message-texte suffiraient à faire le travail...

Le roman est différent. Différent du cinéma, du journalisme qui lui emprunte parfois ses méthodes, du divertissement populaire qui se sert du nom pour travestir sa pauvreté d'invention. Distinct, surtout, de la forme permanente de parasitage sensoriel qu'est devenue la moindre promenade à pied dans l'existence multi-branchée de nos petits omniconnueurs.

L'histoire est importante et le roman qui m'importe non seulement raconte une histoire, mais est lui-même raconté par l'histoire du roman de Don Quichotte à nos jours. Un bon exemple serait *US* de l'Étatsunien Chris Bachelder, dont j'ai déjà parlé dans la première de ces chroniques quichottiennes : imagination délirante, totale liberté de la forme, ironie splendide, illuminant d'un bout à l'autre une histoire solidement documentée, drôle, sérieuse, une vraie leçon.

Aux fins du présent papier, je me permettrai de distinguer les productions des Chris Bachelder de ce monde du quatrième tome de *Félicité, une vie nouvelle*, et du quatrième tome de *Junior, souvenirs de la banlieue*, et de l'autre grand cycle dont j'ai ouvert le septième ou huitième tome l'autre jour pour y lire quelques phrases que je serais bien capable de vous citer, si elles ne m'étaient pas sorties de la tête au moment précis où je reposais le livre sur le présentoir du Walmart. (Je sais bien qu'il ne faut pas rire des braves gens qui écrivent des livres pouvant être lus par d'autres braves gens, et d'ailleurs je ne ris pas, ni sur le chemin de la banque, ni devant ces listes de best-sellers québécois à brailler ou à manger du foin.)

Laissons faire les sagas médiévales et le roman historique à l'eau de vaisselle, et parlons du *roman-roman*, cette aventure de l'intellect créateur. Quels en sont les seuls ingrédients vraiment indispensables, les fondations absolument inamovibles ? Pour Milan Kundera, « *les trois fées penchées sur le berceau du roman* » sont le prosaïsme, le comique et l'épopée. Il appuie cette assertion sur Henry Fielding, l'auteur de *Tom Jones* et un des premiers à s'être essayé à théoriser le genre de livre qui venait sous sa plume, et qu'il qualifia d'écrits « *prosaï-comi-épiques* ». Aujourd'hui, le comique n'est plus toujours au rendez-vous, chez nous du moins, un certain déprimisme est de mise, et les romans sont peut-être, avec *Unité 9* et la politique municipale, ce que le Québec a de moins rigolo. Quant au caractère *épique* (entendu au sens de « digne d'être raconté »), sa version dégradée donne, dans le roman contemporain, l'invention formelle et l'imagination narrative qui permettent de transcender la banalité prosaïque du sujet, l'exemple classique étant *l'Ulysse* de Joyce, cette quotidienne épopée des fonctions corporelles d'un mangeur de rognons.

Si nous revampons les trois fées de Kundera et les rebaptisons *prose*, *imagination* et *ironie*, nous avons là les trois valeurs essentielles du roman, celles qui éventuellement pourraient servir de lumières dans les cours de création littéraire du troisième millénaire.

La prose, ou le caractère concret, quotidien, corporel de la vie (Kundera). Ce mot, *prose*, ne sert pas, en effet, qu'à désigner le langage non versifié, il exprime aussi le monde *d'en bas* où les personnages pour prendre vie doivent s'incarner, où on les voit manger, faire l'amour, lâcher des vents, se brosser les dents. Le roman n'a que faire des dieux, du sexe des anges et autres idéalizations platoniques, il se compromet dans l'existence, trempe dans la réalité des sens, se nourrit de vie terrestre. Pour Kundera, le roman est, bien plus que de la prose écrite, l'esprit même de la *prose*, « *mot (qui) définit le sens profond de cet art* ».

L'imagination, dont le rôle dans l'art du roman se passe de commentaire, ou presque. Le réel est un leurre, un tissu d'apparences de plus. Il revient à l'imagination de lever le voile. Dans l'invention du langage se découvre la toute relative vérité. On ne parle déjà presque plus de l'autofiction, ce courant qui, après avoir prétendu renier l'affabulation romanesque, est rapidement passé à l'auto-parodie. Il appert que la fiction est nécessaire, que sa faculté de transformer l'expérience vécue nous serait, pour ainsi dire, *naturelle*.

L'ironie, ou la subtile lumière changeante qui fait bouger le texte et l'empêche de se figer. L'ironie, c'est-à-dire le contraire de la religion. Un roman est l'exacte antithèse d'un texte sacré. Jean-Charles Harvey, Salman Rushdie : il arrive que les dictatures militaires persécutent des poètes, mais c'est aux romanciers que s'en prennent les théocraties.

Me voici donc assis dans mon petit bureau, avec vue sur les étages en béton d'un archaïque parking hors terre de l'ère industrielle prêt à s'écrouler, devant le roman en cours, ou le début de roman, ou un premier jet, peu importe : assis devant mon écran allumé, avec mon histoire à raconter, seulement armé de ma prose, de mon imagination et de mon ironie. De ces trois piliers d'une sagesse qui est celle de l'histoire du roman...

On avance dans l'œuvre à coups de questions, à moins que ce ne soit pour éviter de les poser. Comme par exemple : *À quoi rime d'écrire des romans maintenant, en 2013, d'en faire son activité principale, alors que nous avons tout lieu de soupçonner que la lecture de la page imprimée ou électronique, victime de l'atomisation des facultés cognitives, aura cessé d'exister en tant que loisir autour de 2050, et que ladite activité principale, si elle te fait vivre, bon an mal an, comme on dit, si, même, elle t'a permis de fonder une famille, ne te donne tout de même pas les moyens de cracher le petit demi-million de dollars que ça prendrait pour acheter la maison de tes rêves, ou même des rêves de quelqu'un d'autre, comme si tu étais une sorte de petit Stephen King dont le cerveau fonctionne comme la chaîne de montage d'une usine à romans ?*

Bref, cette sorte de questions...

Je vais toujours bien commencer par terminer ce foutu livre et on verra après. Ne comptez pas sur moi pour être le Fukuyama de l'histoire du roman, non. La disparition appréhendée de ce genre littéraire ne m'inquiète d'ailleurs pas trop. À toutes fins utiles (expression qui pour une fois est à prendre au pied de la lettre), il a déjà disparu de l'actualité. Roman : matière temporelle concentrée, dont l'ultime réduction de toute chronologie à une parfaite bulle de présent achèvera de précipiter la chute. Comme la lumière du crépuscule et celle du mois d'octobre, nos futurs livres brilleront d'un éclat plus mémorable sur fond de disparition. Soyons franc : plus que les romans eux-mêmes, je vais regretter les romanciers...

Il convient, ici, de distinguer entre romanciers et auteurs de romans. Ces derniers pullulent plus que jamais. Le roman, après tout, peut être *n'importe quoi*, il est le transgenre du monde du livre : essai déguisé, fausse biographie, faux journal intime, faux récit de voyage, faux journal de bord, faux rapport d'inspection, faux recueil de pensées, de poèmes, de nouvelles... D'autre part, écrire des romans n'a jamais été aussi facile. Oubliez Flaubert obligé de se farcir cinquante traités d'herpétologie pour écrire la seule scène d'empoisonnement de *Madame Bovary*, Pynchon traversant tout le pays pour s'assurer de la nuance ocre ou rougeâtre d'une certaine terre d'un certain paysage (c'était avant GoogleMap). Le savoir se trouve désormais au bout de l'index, quelques clics tout au plus séparent la source de toute documentation possible et imaginable du cerveau de ce nouveau phénomène des lettres, *l'auteurnaute*, capable de conquérir la Mésopotamie sans sortir de sa chambre.

Il n'y a pas si longtemps, on écrivait un ou deux romans pour se faire connaître, puis on passait animateur à la radio ou scénariste pour la télé. Écrire des romans pour se faire connaître est devenu, au mieux, une entreprise hasardeuse, mais les auteurs de roman n'en ont cure et continuent de proliférer. Sauf que, je le répète : l'auteur de roman(s) ne fait pas le romancier. Le critique Paul Gadenne disait : « *Ce qui compte, chez un romancier, c'est sans doute son obsession plus que sa technique.* »

Obsession, voilà le mot. Si une idée de ce livre, ou une seule de ses phrases, est incapable de te réveiller au beau milieu de la nuit, c'est peut-être que tu es fait pour un autre métier : aide-cuisinier, grutier, inspecteur de police.

Le romancier diffère de l'auteur de roman(s) en ceci qu'il est un obsédé dont l'obsession pourrait bien, à la limite, survivre à la mort du roman. Alors on appellera folie les voix qui continueront de souffler sous son crâne et les images qu'il opposera à la servile réalité. On trouvera ses idées sensées et inaccessibles, on se moquera de la manière dont il les exprime. Lui aussi hantera un monde qu'il peine à reconnaître, en homme d'un autre code. Ce monde dé-livré de lui et sa réalité *virtuée*, dont il pourfendra les moulins à parole et les armées de moutons.

└